

Non ! je ne dois pas tout, ma pensée et mon rêve,
 Même au sol des aïeux où j'ai tant fait moisson,
 A ces bois où je vais, quand l'automne s'achève,
 De la bise et du pâtre écouter la chanson.

J'entends aussi la Muse au pied des toits qui fument,
 Autour des flots humains dans la ville endormis,
 Dans ces murs où, pour moi, chaque hiver se rallument
 A défaut du soleil tant de foyers amis.

J'y vois la poésie en sa fleur m'apparaître
 Avec un brin de mousse au front de ce portail,
 Avec la giroflée à cette humble fenêtre,
 A cette vitre où luit la lampe du travail.

Je la poursuis, sans cesse, au bord de vos deux fleuves,
 Elle me souriait, jadis, sous vos tilleuls.
 La Muse a pris sa part de toutes vos épreuves ;
 Dans l'ombre, elle a donné des pleurs à tous vos deuils.

Sur les pas de l'aumône, en sa douce visite,
 Elle apporte un sourire aux plus sombres quartiers ;
 Dans vos ardents faubourgs, je l'entends qui palpite
 Avec cent mille cœurs et cent mille métiers.

Souvent, à l'improviste, au détour d'une rue,
 Un jour où l'air est plein de brume et de soucis,
 Une vieille amitié, devant moi reparue,
 Fait rayonner sa flamme en mes yeux éclaircis.

De vivants souvenirs partout m'y font escorte ;
 La Muse à ses concerts les invite à jamais :
 Je la vois, le matin, sortir de chaque porte
 Dont j'ai franchi le seuil avec ceux que j'aimais.

Je la découvre, au son des cloches matinales,
 A la lueur de l'aube et des cierges fumants ;
 Partout sur vos coteaux comme dans vos annales,
 Ses traits m'ont apparus, sévères ou charmants.